LA RETRADUCTION, OU LE LANGAGE REMIS À JOUR

Lilia BELTAÏEF[1]

Abstract: Between the requirement of loyalty to the original and the research for the beauty in the text translates, the compromise is not easy to find. That to say then about a new translation? It's not certain the repetition swallowed of another translation. Time changes and the language also changes. Words, values, images and things disappear and the others appear. A new translation is often a necessity to update a verbal creation which marked the spirits for a while and which risks to sink into dungeon, because it is not anymore up to date, linguistically speaking, ideologically, culturally, etc. What we propose, through this article, is to work on translations of the same text, in this particular case a tale. Our objective will be to see what the factors which justify a new translation are and what is the impact of this operation on the literary work chosen.

Keywords: translate, re-translate, new version, verbal language, necessity, update.

Traduire, c'est trahir, cette idée, ressassée depuis des lustres, persistera tant que la traduction restera liée à l'exigence de fidélité. Mais encore faut-il savoir de quelle fidélité il s'agit : linguistique, stylistique, intellectuelle, etc ? Autant de questions qui pourraient traumatiser toute personne éprouvant l'envie de partager un plaisir de lecture avec les autres.

Que dire alors d'une re-traduction ? Si la première est souvent controversée, que dire de la seconde, de la troisième, de la quatrième et ainsi de suite ? Une trahison sans fin ? Une chose est sûre, au moins, c'est qu'une re-traduction n'est et ne doit certainement pas être la répétition ravalée d'une ancienne traduction. Sinon que dire de la pertinence du discours, exigence tant recommandée depuis Sperber et Wilson ?

Les sujets parlants changent et la langue aussi. Des mots, des valeurs, des images et des conceptions disparaissent et d'autres

[1] Institut Supérieur des Langues de Tunis -Université de Carthage liliabeltaief@yahoo.fr

BDD-A5144 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:48 UTC)

apparaissent. De ce fait, une retraduction est souvent une nécessité qui s'impose pour *mettre à jour* une création verbale qui a marqué les esprits, pendant un certain temps, et qui risque de sombrer dans les oubliettes, parce qu'elle n'est plus à jour, linguistiquement parlant. Une nouvelle traduction est aussi une nécessité pour une mise à niveau du texte par rapport à la spécificité du lecteur-cible. On ne parle pas à tous de la même manière et par conséquent on n'écrit pas à tous de la même manière.

Mais l'acte de re-traduire est-il toujours lié à l'idée de la nécessité et de l'obligation ? Ne peut-il pas être le fait d'un choix ? J'ai *envie*, de dire tel mot au lieu de tel autre, de choisir une structure à la place d'une autre… Est-ce possible ?

Dans cet article, notre objectif sera de voir quels sont les facteurs qui justifient le besoin de procéder à une nouvelle traduction, et s'il est possible de re-traduire sans être sous l'emprise d'une quelconque exigence ?

I. Rapide mise au point

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il nous semble judicieux de commencer par faire une rapide mise au point sur les notions-clés de notre étude : *traduire*, *re-traduire* et le *corpus* choisi pour traiter cette problématique. Une entrée théorique qui prépare à la partie application qui va suivre et qui constitue la partie la plus importante de ce travail.

1. La traduction

Il n'est pas question pour nous de nous étaler sur les différentes approches, définitions et discussions qui tournent autour de la notion de *traduction*, sa légitimité, ses enjeux, etc. Mais nous ne pouvons parler de *re-traduction* sans passer par l'étape initiale, celle de la traduction.

Lorsqu'il est question de traduction, on cite souvent l'adage italien *traduttore – traditore*, où changer une seule lettre suffit à dire que le traducteur est un traître. Entre l'exigence de fidélité envers l'original, et la recherche de l'authenticité et de la beauté dans la traduction, le compromis n'est pas facile à trouver !

Une chose est sûre, c'est qu'un texte traduit est toujours un texte dénaturé, parce qu'il a subi des modifications en fonction de ce que le traducteur a compris ou a cru comprendre en lisant l'original. Mais il a toujours le mérite de rendre accessible un message ou un savoir dit dans une autre langue.

BDD-A5144 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:48 UTC)

II. La re-traduction ?

Qu'est-ce qu'une nouvelle traduction ? Encore faut-il définir ce qu'est une traduction, pour pouvoir parler de *re-traduction*, nous dira-t-on ! Une chose est sûre, c'est qu'une retraduction n'est et ne doit certainement pas être la redite plus ou moins ravalée d'une traduction ancienne.

La retraduction est une lecture, une interprétation et une mise en langage. Une nouvelle lecture qui aboutit à une interprétation, qui pourrait être nouvelle, du moins par rapport à certaines conceptions. Une mise en langage qui est certainement différente et qui la distingue de l'ancienne. Retraduire, c'est donner une autre couleur au texte original ou lui redonner vie pour qu'il perdure à travers les temps.

III. Le corpus

H. Ch. Andersen est un auteur danois dont l'œuvre n'a cessé d'attirer l'attention des lecteurs du monde entier, depuis le XIX^{ème} siècle. Ses contes, comme ceux de Grimm et de Perrault, sont les plus lus et les plus traduits dans le monde. Nul doute que la traduction a joué un rôle dans ce long voyage à travers le temps et l'espace. Qui n'a pas lu l'histoire de *la petite marchande d'allumettes* ? Mais avons-nous, tous, lu la même traduction ?

C'est ce que nous allons essayer de démontrer à travers une étude comparative de diverses traductions de ce même conte. Des traductions effectuées à des périodes différentes, par des traducteurs pas toujours différents.

IV. La Retraduction : une nécessité linguistique

1. La retraduction et le facteur temps

La langue n'échappe pas au Temps. Elle vieillit et se transforme : les mots changent, ils n'ont plus la même signification. Certaines expressions, en usage du temps de la rédaction, risquent de ne pas être comprises par les lecteurs. Les traducteurs se doivent de les transposer dans le langage actuel, pour les rendre accessibles.

Pour traiter cet aspect du phénomène de la retraduction, nous proposons de comparer deux traductions du conte d'Andersen : celle de David Soldi[2], éditée en 1876, et celle de Julie Duteil[3], 2010.

[2] D. Soldi est le premier à avoir traduit les contes d'Andersen en langue française, 5ème édition, Hachette.

BDD-A5144 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:48 UTC)

Éd. 1876	Éd. 2010
- fumet (des rôtis) (ℓ.15)	- odeur (ℓ.19)
- s'exhalait (ℓ.15)	- sortait (ℓ.18)
- chauffer (les pieds) (ℓ.30)	- réchauffer (ℓ.29)
- tomba (la lueur sur le mur) (ℓ.32)	- se projeta (ℓ.32)
- retourner (chez elle) (ℓ.18)	- rentrer (chez elle) (ℓ.23)
- porcelaines (ℓ.34-35)	- vaisselle de porcelaine (ℓ.34)
- (mille) chandelles (ℓ.41)	- (mille) bougies (ℓ.40)
- éleva (les mains) (ℓ.43)	- étendit (les mains) (ℓ.42)
- (une personne) n'était plus (ℓ.47)	- (une personne) était morte (ℓ.45-46)
- (une étoile qui) tombe (ℓ.47)	- (une étoile qui) file (ℓ.46)
- frotta (une allumette) sur le mur (ℓ.49)	- alluma (une allumette) (ℓ.53)

Lorsque le langage verbal, en usage du temps de la rédaction d'une ancienne traduction, risque de ne pas être compris par le lecteur, le traducteur le redit et le réécrit dans un langage actuel. Cette actualisation le rend plus accessible.

Aujourd'hui, quand il fait froid, on *chauffe* l'eau et on se *réchauffe* les pieds. Quand il fait sombre, on allume des *bougies*. Par contre, les *chandelles* on les utilise dans des occasions spéciales, comme un dîner aux *chandelles*. Une lumière, reflétée sur le mur, est une lumière qui se *projette* et non qui *tombe* (sur le mur). Quant aux allumettes, on les *allume*. Est passé le temps où on les *frottait* sur le mur, etc. Autant d'exemples qui montrent que la retraduction est une nécessité linguistique. Il faut mettre à jour le langage verbal, pour permettre au texte, objet de traduction, de survivre au phénomène du temps.

2. **La retraduction et le lecteur-cible**

Si un texte est traduit, c'est avant tout pour transmettre le message qu'il véhicule à quelqu'un. Ce quelqu'un, dit lecteur, peut être un adulte ou un enfant, un sujet parlant natif ou non. Par conséquent, le traducteur doit adapter son langage aux spécificités du lecteur visé. Pour parler du conte, il est vrai qu'il n'y a pas d'âge pour aimer les contes et il n'y a pas de niveau d'apprentissage non plus qui empêcherait un éventuel lecteur de se lancer dans l'acte de lecture. Mais, comme le pensait Jacob Grimm, *on ne peut servir deux maîtres à la fois*. L'histoire est certes la même, mais la manière de la dire change. Les techniques d'écriture diffèrent.

[3] Mineditions, Paris, 2010.

BDD-A5144 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:48 UTC)

Observons deux traductions du conte d'Andersen : une éditée par *Gallimard* (2009)[4], et une autre par *Maison Yamama* (2007)[5]. La première vise des lecteurs francophones natifs, sinon maîtrisant suffisamment bien la langue française (grammaire et vocabulaire). Le lecteur-cible de la deuxième maison d'édition est arabophone, pratiquant la langue française comme langue étrangère et non seconde. Il est à ses premières années d'apprentissage de la langue.

a. Les temps verbaux

Dans EG, les temps employés sont les temps classiques de la narration en langue française : l'imparfait et le passé simple. Dans EY, ces deux temps sont remplacés par le présent et le passé composé. Ce choix s'explique par le niveau d'apprentissage du lecteur-cible. Celui-ci ne maîtrise que les types de temps les plus élémentaires, pour un début d'apprentissage linguistique.

En voici quelques exemples :

EG	EY
Ses petites mains *étaient* presque mortes de froid.	Ses petites mains *sont* presque mortes de froid.
Deux voitures *passaient*	deux voitures *passent*
Elle en *tira* une.	Elle en *tire* une.
Elle (l'allumette) *brûla*	elle *brûle*
la flamme *s'éteignit*	la flamme *s'éteint*
(elle) *étendait* déjà les pieds	(elle) *étend* déjà les pieds
le poêle *disparut*	le poêle *disparaît*
la table *était* mise	la table *est* mise
l'oie *sauta* du plat	l'oie *saute* du plat

b. L'enrichissement lexical

L'enrichissement lexical est plus fréquent dans l'édition EG. On y trouve beaucoup plus de détails, au niveau de la narration et de la description des faits relatés. Il y a beaucoup d'adjectifs, d'adverbes et toutes sortes d'expansions, de la phrase ou des constituants de la phrase. Avec EY, les phrases sont moins étendues. On s'en tient, le plus souvent, à l'essentiel.

Observons les exemples suivants :

EG	EY
c'étaient des pantoufles très grandes, *sa mère les portait dernièrement*,	mais elles sont si grandes que la petite les perd…

[4] Maison d'édition française, désormais EG (éditions *Gallimard*).
[5] Maison d'édition tunisienne, désormais EY (éditions *Yamama*).

BDD-A5144 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:48 UTC)

tellement elles étaient grandes, et la petite les perdit…	
Il n'y eut pas moyen de retrouver l'une des pantoufles, et l'autre, un gamin l'emporta ; il disait qu'il pourrait en faire un berceau quand il aurait des enfants.	*Aucune référence à ce fait.*
Affamée, gelée, l'air lamentable, elle marchait, la pauvre petite ! Les flocons de neige….	La neige ….
Un coin entre deux maisons *dont l'une faisait un peu saillie.*	Un coin entre deux maisons.
Il faisait froid à la maison aussi, *ils n'avaient que le toit au-dessus d'eux, le vent pénétrait en sifflant, bien qu'on eût bouché les plus grandes crevasses avec de la paille et des chiffons.*	Chez eux, il fait aussi froid.
Elle en frotta une autre, qui brûla, qui éclaira, *et là où la lueur tomba sur le mur, celui-ci devint transparent comme un voile.*	La petite fille frotte une deuxième allumette qui brûle, éclairant une partie du mur.
Mille bougies brûlaient sur les branches vertes *et des images bariolées comme celles qui décoraient les devantures des boutiques, baissaient le regard sur elle.* La petite tendit les mains…	Ses branches brillent de mille lumières. La fillette tend les mains…
personne ne sut *les belles choses* qu'elle avait vues, *dans quelle splendeur elle et sa grand-mère étaient entrées dans la joie de la nouvelle année !*	personne ne saura ce qu'elle a pu voir durant le dernier soir de l'année.

L'enrichissement lexical exige l'acquisition d'un vocabulaire assez consistant. Un francophone natif, ou dont le français est la langue seconde, mémorise un plus grand nombre de mots. Par conséquent, l'enrichissement lexical ne peut pas lui poser de problème de compréhension. Ce qui n'est pas le cas d'un lecteur en début d'apprentissage. Ce dernier recherche un lexique simple et facile. Un récit trop enrichi de détails risque de décourager un lecteur débutant.

BDD-A5144 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:48 UTC)

V. La retraduction : une question de choix

1. La re-traduction : une nouvelle écriture

Une nouvelle traduction est, certes, une mise à niveau d'une traduction caduque ou pas vraiment convaincante. Mais, elle ne doit pas être la redite de celles qui l'ont précédée.

En 1990, P.G. La Chesnais traduit le conte d'Andersen. Neuf ans plus tard, il présente une autre traduction du même conte. Pourquoi cette nouvelle traduction ? Qu'est-ce qui a poussé La Chesnais à retraduire le même texte, dans un intervalle temporel négligeable en termes d'évolution de la langue ?

Pour certains, la deuxième traduction répond à une question de choix : le choix de mémoriser chez le lecteur le triste événement de la guerre de Sarajevo, qui s'est produite au cours de l'intervalle temporel entre les deux traductions (1992-1995). Pour notre part, nous proposons de comparer ces deux traductions du point de vue de la conception linguistique du texte : comment a-t-il été écrit et ré-écrit ? Dans sa globalité, l'histoire est toujours celle d'une petite fille, qui vendait des allumettes et qui, la veille du jour de l'an, était morte de froid. Néanmoins, en comparant les deux traductions, nous relevons les variations suivantes.

- **Ajouts**

Traduction de 1990[6]	**Traduction de 1999**[7]
… traverser très vite	…traverser très vite ***une place.***
… une quantité d'allumettes …	… une ***bonne*** quantité d'allumettes …
La petite étendit les mains …	La petite ***fille*** étendit les mains …

- **Suppressions**

Traduction de 1990	**Traduction de 1999**
…les pieds pour les réchauffer ***aussi***…	…les pieds pour les réchauffer…
… et ***elle*** n'osait pas entrer chez elle …	… et n'osait plus rentrer chez elle…

- **Changements Syntaxiques**

Traduction de 1990	**Traduction de 1999**
… dans la rue, tête nue ***et*** pieds nus	… dans la rue tête nue**,** pieds nus
… le moindre sou ; ***e***t elle avait faim…	… le moindre sou**.** Elle avait faim…

[6] *La petite fille aux allumettes*, traduit par P.G. La Chesnais, Gallimard, 1990.

[7] *La petite marchande d'allumettes*, traduit par P.G. La Chesnais, Nathan, 1999.

BDD-A5144 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:48 UTC)

➢ **Changements Lexicaux**

Traduction de 1990	Traduction de 1999
Le titre : La petite *fille aux* allumettes	La petite *marchande d'*allumettes
… elle ***serrait*** dans un vieux tablier …	… elle ***gardait*** dans ses poches…
… et elle n'osait ***pas*** rentrer chez elle…	…et n'osait ***plus*** rentrer chez elle…
… pas ***eu*** un sou.	… pas ***gagné*** un sou.
… et le vent sifflait ***jusque dedans***	… et le vent sifflait ***jusqu'à l'intérieur de la maison***
…une petite allumette ***pourrait*** faire…	…une petite allumette ***aurait pu*** faire…
… ***qu'est ce qu'il y a ?***	… ***que se passait – il*** ?
… et vint jusqu'à la pauvre ***fille*** ;	… et vint jusqu'à la pauvre ***petite***.
Elle alluma ***encore*** une allumette	Elle alluma une ***autre*** allumette
… chez le riche ***négociant***…	… chez le riche ***marchand***…
- Grand – mère ! ***cria*** la petite.	- Grand – mère ! ***appela*** la petite.

Les exemples que nous venons de donner ne sont pas exhaustifs. Mais, ils nous permettent, quand même, de comparer les deux traductions. Linguistiquement parlant, nous remarquons essentiellement trois types de changements : des ajouts, des suppressions et des changements syntaxiques et lexicaux. Ces indices sont-ils révélateurs d'une nécessité de re-traduire ?

Ajouter un mot ou un groupe de mots peut être significatif si l'ajout apporte quelque chose de plus à ce qui a déjà été dit. Mais quel nouvel apport y a-t-il à dire *traverser très vite* ***une place***, ou simplement *traverser très vite* ? dire *une quantité* ou *une* ***bonne*** *quantité* ? *la petite* ou *la petite* ***fille*** ? Les termes ajoutés ne sont pas très chargés en connotation. De même passer d'une structure coordonnée à une structure juxtaposée est un fait de langue qui, linguistiquement parlant, encore une fois, n'interfère pas vraiment dans le sujet de l'histoire racontée.

A ce moment-là, on se pose la question suivante : est-ce que le traducteur s'est rendu compte que sa première traduction n'était pas aussi fidèle qu'il l'aurait souhaitée ? La hantise de tout traducteur ! Est-ce une remise en question de ses compétences de traducteur ? Une tentative de se rapprocher le plus possible de la poéticité du texte-source ?

Philippe Renault, poète et traducteur, a traduit à plusieurs reprises *Electre* de Sophocle. A la question : « pourquoi cette nouvelle

BDD-A5144 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:48 UTC)

traduction ? », il répond : « Sophocle était (…) un métricien hors-pair, mais aussi un musicien de qualité (…). De fait, traduire *Electre* en vers semblait pour moi aller de soi, me permettant de me rapprocher un tant soit peu du rythme musical »[8]. L'éternelle obsession de tout traducteur : la fidélité au texte-source. En fait, cette volonté de rendre hommage à l'auteur du texte original n'est-elle pas un choix ?

Pour ce qui est de La Chesnais, il a traduit un conte, et un conte est à l'origine un discours oral, relaté par divers conteurs, à travers les temps. Le conte écrit est le résultat d'une fusion entre plusieurs versions orales. D'où la difficulté de parler de l'authenticité ou de l'originalité de tel ou tel conte. Que dire alors si en plus, il se trouve traduit d'une langue à une autre et véhiculé d'un monde à un autre et d'une époque à une autre ? C'est cette particularité du conte qui est, en fait, à l'origine du choix de notre corpus.

2. La retraduction : une nouvelle création

Le traducteur garde toujours une marge de manœuvre qui lui permet de se distinguer des autres, ses prédécesseurs. En 2009, Natacha Rimasson-Fertin réalisa une nouvelle traduction des contes de Grimm. Expliquant sa manière de procéder, elle précise qu'elle a eu son mot à dire dans le texte qu'elle a traduit. Elle a fait des choix, qu'elle appelle « mes choix de traduction »[9] : choix de garder des mots, choix d'en changer d'autres. « J'ai gardé leur nom aux unités monétaires allemandes (*Heller*, *Groschen*, *Kreuzer*, *Taler*), ceci pour rendre compte de la diversité due au morcellement géographique et politique de l'Allemagne à l'époque des Grimm. (…) »[10].

Elle a aussi décidé de changer des mots, comme par exemple certains prénoms de personnages : « quand ces prénoms n'étaient pas évocateurs pour un lecteur francophone. Ainsi j'ai traduit *Frieder* et *Catherlieschen* par des prénoms français proches : Frédéric et Lisette. »[11].

Ces variations ne changent pas grand chose au déroulement de l'histoire en elle-même, certes ! Mais la lecture est un acte cognitif qui a son impact sur l'intellectuel du lecteur : elle change ses idées et ses attitudes. Le traducteur, étant avant tout un lecteur, ne peut rester

[8] Philippe Renault (débat avec), *Electre de Sophocle : nouvelle traduction*, 2006.
[9] Natacha Rimasson-Fertin (entretiens avec), 'Grimm enfin retraduit !', dans la revue *La Grande Oreille*, deuxième trimestre 2009.
[10] *Ibidem.*
[11] Natacha Rimasson-Fertin, 2009.

BDD-A5144 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:48 UTC)

imperméable à cet impact de la lecture sur sa manière de penser les choses et de les dire.

La compréhension du sens du texte original est une condition nécessaire à la bonne traduction et à la bonne critique de cette traduction. Par conséquent, une première lecture ne peut pas garantir cette compréhension ˝ satisfaisante ˝du texte original. Lire et relire, c'est là la question ! La première lecture n'est pas la deuxième, et la deuxième n'est pas la troisième, et ainsi de suite. Chaque lecture fait naître de nouvelles idées, bref une nouvelle approche du texte. Et c'est grâce à ces variations que le traducteur passe du statut de traducteur à celui de créateur. Dans un premier temps, il traduit ce qui a été dit. Dans un deuxième temps, il donne libre accès à son talent d'écrivain et écrit, cette fois, son *propre* texte.

Rada Ivekovic considère que la traduction « est création au même titre que l'"original", également bonne ou nulle»[12]. Nous ajouterons, que cette particularité se confirme davantage quand il s'agit de la re-traduction.

Conclusion

Une nouvelle traduction peut s'expliquer par deux raisons : une nécessité linguistique et une envie de créativité littéraire.

La langue évolue et par conséquent, il devient urgent à un moment ou à un autre de traduire de nouveau tel ou tel ouvrage, pour qu'il ne finisse pas dans les oubliettes. La traduction est un pont jeté entre les peuples, à travers le temps et l'espace. Le traducteur est le passeur des cultures. Pour que le pont soit toujours dressé, le travail de la traduction ne doit jamais s'arrêter. D'où la nécessité de traduire et de re-traduire encore et encore. Faire face au temps qui change les mots, les sens, les conceptions.

La retraduction est aussi une nécessité quand il s'agit d'adapter la langue au niveau d'apprentissage du lecteur. Un lecteur natif a plus de compétence linguistique que celui non natif, et qui commence à peine à apprendre une langue étrangère. Les deux sont des lecteurs potentiels, mais à chacun son langage. Le message à transmettre ne peut donc pas être le même.

Mais d'un autre côté, la retraduction reste un choix : utiliser un mot plutôt qu'un autre, ajouter par-ci, supprimer par-là, etc. Autant d'actions qui finissent par imprégner le texte traduit par le style de son

[12] Rada Ivekovic´, « De la traduction permanente », *Transeuropéennes*, n° 22, p.126, 2002.

BDD-A5144 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:48 UTC)

traducteur. Ainsi conçue, la retraduction n'est plus une besogne contraignante, mais un catalyseur de la créativité. Le fruit d'un plaisir de lire et d'écrire.

Bibliographie :

DUBOIS MARCOIN, Danielle : *Réception de La petite Sirène de la maternelle à l'université*, INRP.

ESCHYLE, Judet de la Combe Pierre (2004): *Agamemnon : une nouvelle traduction*, éd. Bayard Centurion.

IVEKOVIC, Rada, (2002) : « De la traduction permanente », in *Transeuropéennes*, p. 121-143, p.126, n° 22, , éditée par Réseaux pour la culture en Europe.

RIMASSON-FERTIN, Natacha, (entretien avec), (2009) : "Grimm enfin retraduit !", dans la revue *La Grande Oreille*, *Le Monde des Livres***,** (Marion Faure), 2ème trimestre**.**

Sitographie :

CODLEANU, Mioara, (2008) : "Allusions socio-culturelles et problèmes de traduction", in *Signes, Discours et Sociétés*, http : // revue-signes.info/document.php.

RENAULT, Philippe (débat avec), (2006) : *Electre de Sophocle : nouvelle traduction*, http : //www.portique.net/spip.php?article120.

BDD-A5144 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:48 UTC)